

La mission « Paquebot »

Jean rongea son frein à Meknès. L'attente d'une action tardait, sans cesse remise à plus tard. Il se rendit à Alger à la suite de la réponse qu'il reçut de Catroux qui l'assurait de son soutien. Il disait qu'il était intervenu auprès du Général Bouscat pour qu'il lui donne une position active dans un des groupes de bombardement en Grande-Bretagne ou, si c'était possible, dans un État-Major ou un Service de Renseignement. Il avait même marqué sa sympathie en écrivant qu'il était heureux d'avoir reçu de bonnes nouvelles d'Aliette. Mais aucune suite ne fut donnée à cette missive, pourtant pleine d'espoir et d'une aussi haute recommandation. Il avait pris de grands risques pour rejoindre l'Empire et abandonné le grand amour de sa vie et sa toute petite fille, pour quoi ? Pour rien ? Cette invraisemblable attente ! N'ont-ils donc pas besoin de gens comme moi pour organiser la reconquête ? C'est à n'y rien comprendre ! Quel gâchis ! Est-ce ainsi que l'on va être capable de libérer la France ? Tous ces efforts, ces privations, ces risques pour s'entendre dire « attendez, bientôt ! ». C'est démoralisant. Vouloir et ne pas être entendu.

En fait l'Empire attend le matériel américain qui vient en retard et d'une façon désordonnée. Quelle honte d'être aussi dépendant des alliés. De Gaulle, qui en est conscient, veille à maintenir la souveraineté de la France et éviter que cette France ne devienne un condominium américain ou quelque chose comme ça. Il a raison, il voit loin. Il en deviendrait gaulliste, rien que pour ça. Mais par ailleurs il voit sur quels gens peu recommandables de Gaulle s'appuie. Et ça l'effraie. Il l'écrit à Aliette :

« Pour asseoir sa stature personnelle, De Gaulle emploie des hommes de valeur très discutables et même plus ou moins recommandables. Ceci suffirait à m'empêcher d'être gaulliste. »

Décidément rien ne peut jamais être tout blanc ou tout noir. Si tout ceci n'était pas aussi grave et n'engageait pas l'avenir de millions de personnes, on en rirait de son allure burlesque !

Après des semaines et des semaines d'attente, une mission lui est proposée.

Juillet 44. Jean se rend au BCRA pour prendre ses dernières instructions. Demain il s'envole pour la France. Il sera parachuté sur le Vercors. C'est un maquis important qui a son utilité tactique en vue du débarquement de Provence prévu pour le mois d'août. L'État-major du Vercors est investi d'une mission stratégique de première importance dans le « Plan Montagnard ». Jean a la charge de la mission Paquebot, son pseudonyme de guerre, qui doit

préparer un terrain d'atterrissage à Vassieux, qui dispose d'une vaste plaine propice à cet aménagement.

Dans la tiédeur de la nuit, Jean ne trouve pas le sommeil. Pourtant il faut se reposer pour être dans les meilleures conditions physiques. Mais un mélange subtil de pensées l'anime. Le retour en France, le combat, la reconquête qui prend forme et Aliette qui ne sera qu'à quelques centaines de kilomètres. Une demi-journée de voiture en temps normal. Mais ces temps-ci n'ont rien de banal. Et dire qu'il y en a qui se plaignent du train-train quotidien ! Il aimerait bien retrouver cette normalité faite d'habitudes, de confort, de quotidien d'un travail intéressant, de soirées avec les enfants et week-end sportif. Il sent bien que les temps de guerre ne laissent plus la place à cette vie-là. Même s'il le pouvait, il ne le supporterait pas. D'ailleurs il ne l'a pas supporté. Le désir d'action était plus fort. Aliette aurait pu laisser les enfants, une fois de plus, pour vivre auprès de lui. Il lui en a voulu, un peu. C'était égoïste de sa part. Elle a choisi d'être mère plutôt que femme. Il n'a pas le droit de lui en vouloir. Il se lève pour lui écrire encore une lettre. Il veut être certain qu'elle comprenne bien qu'il n'a aucun ressenti à son égard. Son amour est bien plus fort que tout ça. Il faut qu'elle le sache, qu'elle n'en doute pas un instant. Il est trois heures du matin à présent :

« Il y a aussi des périodes dans la vie où on n'a pas le droit de ne rien faire. Et là aussi, je suis sûr que tu me comprends très bien. Notre intérêt actuellement est que la campagne de France soit aussi rapide et aussi peu chère que possible. Des destructions de l'intérieur coûtent moins chers qu'un bombardement, surtout exécuté par les Américains. Le risque nous l'avons tous deux accepté lorsque j'ai quitté la France. Je suis sûr, d'ailleurs, que si tu étais ici, tu m'approuverais et ceci me donne le courage nécessaire. J'ai aussi foi en mon étoile. Si cependant le sort devait m'être contraire, si Dieu a décidé que le bonheur de vivre avec toi, la fille et les fils, n'est pas pour moi, je voudrais savoir te dire, encore une fois à quel point je t'aime. Je voudrais que tu saches que pas un seul instant je n'ai cessé et je ne cesserai de penser à toi. Il y a des moments où je sens mon cœur plein, plein à éclater de tout cet amour. Je voudrais que tu le sentes, je voudrais savoir te le prouver... Je sais que Marie-Aline est très mignonne et parle déjà bien, en employant correctement les verbes et les pluriels. J'aimerais la voir trotter. Elle me manque horriblement. Je te les confie tous les trois, sûr que tu sauras les élever comme j'aimerais pouvoir le faire avec toi. C'est une très lourde charge que je te laisse là, mon amour. J'y ai beaucoup pensé avant d'avoir accepté cette mission. Mais j'ai espoir de réussir et c'est une grande preuve de mon entière confiance en toi. Tu sais que je t'aime plus que tout au monde, et que ma grande ambition dans la vie est

de réussir à faire ton bonheur. Mais si cela m'était refusé, si je devais ne plus jamais me trouver près de toi, ne plus jamais t'embrasser, te serrer bien fort contre moi... pardonne moi, il faut maintenant que je me laisse aller à évoquer la grande douceur qu'il y a à vivre près de toi et tout le bonheur que tu as su me donner, le merveilleux jour de la naissance de la fille...

Et maintenant mon doux amour je ne veux pas terminer cette lettre sur l'idée de mort, mais au contraire sur tout l'espoir qui emplit mon cœur. Espoir d'une belle vie avec toi et les enfants, espoir de te retrouver bientôt et de fêter, ensemble, ton anniversaire. Espoir aussi d'être capable de ne plus te décevoir et de te sentir heureuse près de moi. Au revoir, mon grand amour, embrasse pour moi maman, Marie-Aline et les fils. Je t'embrasse Aliette, mon grand amour, très tendrement, très fort, très follement comme je t'aime.

Jean.

P.S. Le chapelet et la croix de Jérusalem que tu m'as donnés ne me quittent pas ; c'est un peu de toi qui me suivra toujours. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. »

C'est la nuit du 7 juillet 44. La mission « Paquebot » s'envole de Maison Blanche à Alger. Lorsque Jean monte dans l'avion, les moteurs tournent déjà. L'intérieur est spartiate. Deux rangées de bancs métalliques le long des parois. Il y a là une jeune femme, dont Jean s'étonne de la présence. Elle est pourtant équipée en parachutiste. C'est une rouquine à la bouille envahie de taches de rousseur. Elle sourit à Jean et ses yeux s'amuse de l'étonnement qu'elle suscite :

« On m'appelle « Miss Pauline », ou si vous préférez Christine Granville, agent de l'Intelligence Service. Je suis votre agent de liaison chargée de transmettre les informations à Londres. »

« L'important est que nous ayons un agent de liaison avec Londres ! » Répond Jean, pragmatique.

Son vrai nom est comtesse Krystina Skarbek.

Il y a aussi quatre sous-lieutenants. L'avion se met en bout de piste et lance ses moteurs à fond. Le bruit est assourdissant. Toute la carlingue tremble. Les freins empêchent la masse d'acier de rouler. Une fois ces freins lâchés, l'avion, ainsi libéré, roule, tressaute, prend de la vitesse et se libère de la pesanteur. Le bruit est tel que toute conversation est impossible. On leur sert un café chaud dans des thermos. Le vol au-dessus de la Méditerranée est sans histoire. On s'habitue au bruit qui devient un ronronnement régulier. Les heures passent. On

les informe du passage au-dessus de la côte française. C'est émouvant de se savoir de retour, même si, pour l'instant, on regarde son pays de très haut. Puis on leur demande de se préparer pour le saut. On ouvre la porte latérale. Ils se mettent en ligne et accrochent l'ouverture du parachute sur le filin d'acier au-dessus d'eux. La lumière rouge passe au vert : Go !

L'un des sous-offs, Francis Billon, se fracture la cuisse droite en atterrissant. Il sera hospitalisé à Saint-Martin. Le vent violent qui soufflait au moment du largage a rendu l'atterrissage mouvementé et Miss Pauline a eu du mal à maîtriser les suspentes de son parachute. Mais cette vraie professionnelle de la vie clandestine a gardé son sang-froid et en étonne plus d'un à l'arrivée au sol !

Jean récupère son parachute, en fait une boule et cherche à réunir son équipe. Son émotion est grande, il vient de remettre les pieds sur le sol français. Comme un retour d'exil, des retrouvailles avec une nature qui semblait l'attendre, une nature qui sent la terre grasse, les arbres solides avec des feuilles vertes et jaunes qui apportent une note de poésie à leur magnificence. Son regard scrute l'obscurité, les ombres immobiles des montagnes, les distances que l'on a du mal à apprécier et le silence de la nuit. Peu à peu tout le monde s'est retrouvé. Il ne manque personne.

Dès l'aube, il inspecte le terrain de Vassieux et donne son diagnostic :

« En déplaçant une ligne électrique et avec le travail fourni par les civils, l'aire d'atterrissage pourra être prête vers la mi-juillet. »

Dès le 8 juillet, plusieurs centaines de terrassiers improvisés, maquisards et civils volontaires mêlés, vont travailler d'arrache-pied pour réaliser en plein cœur du Vercors, un véritable terrain d'atterrissage.

Jean en informe Alger par radio :

« Terrain « Taille-crayon » en cours d'aménagement. Durée approximative six jours. Obtiendrons 1.050 m sur 140 m. Semble préférable pour première mission prévoir Hudson au lieu de Dakota. »

« Paquebot » a apporté avec lui d'étranges appareils, baptisés « S. Phone ».

« Avec cela, explique-t-il aux officiers qui le regardent faire ses préparatifs, je pourrai établir une liaison entre le sol et les avions et je guiderai, depuis le terrain de Vassieux, les appareils alliés. Cet appareil est à la fois un radiotéléphone, une balise de radioguidage et un indicateur de point de largage. »

Paquebot confirme que le Plan Montagnards va pouvoir se mettre en place : parachutages de troupes et atterrissages d'avions gros porteurs pourront venir en appui du débarquement de Provence. Les résistants sont plusieurs milliers dans ce massif du Vercors. Il ne leur manque plus que du matériel et une bonne coordination. L'espoir est immense. La reconquête tant attendue prend forme.

Les parachutages d'armes s'intensifient et confirment la mise en action du Plan Montagnards. Trente-six forteresses volantes « Liberator » larguent leurs containers ; c'est le premier parachutage à être réalisé de jour. Cette audace semble révéler, de la part des Alliés, une grande assurance. Le planning est maîtrisé et respecté. Tout va bien.

Des centaines de parachutes multicolores descendent en groupes compacts et les containers heurtent le sol et se répandent dans les champs près de Vassieux.

Sous la responsabilité du capitaine Hardy la « récolte » s'organise : « Rassemblez les containers, crie Hardy aux équipes de maquisards et de paysans. »

Toutes les charrettes de la commune sont mobilisées. Des lettres très apparentes peintes sur les containers indiquent la nature de leur contenu : armes de poing, armes automatiques, bazookas, grenades, explosifs. Hardy, qui connaît la signification de ces codes, classe les containers par catégorie.

« Que les charrettes portent leur chargement vers les camions rangés sur la route ! Allez, ne traînez pas ! »

Une fois chargés, les camions se dirigent vers les divers cantonnements des unités entre lesquelles sera réparti l'armement, un dépôt central étant installé à l'école du hameau de Chabotte, près de Saint-Agnan.

Une mitrailleuse lourde de DCA est rapidement montée pour défendre la piste. On sait la chasse allemande proche, sur son terrain de Chabeuil.

Ces armes attirent beaucoup de monde. À la périphérie du Vercors, des groupes de résistants rêvent d'aller se fournir dans ce massif si bien achalandé car ce Vercors cache des patriotes qui veulent en découdre. Cet immense maquis est bien vu des Alliés. Le Vercors peut se permettre de distribuer des armes à l'extérieur car, parachutage après parachutage, ses stocks deviennent considérables.

Mais les canons vont cruellement manquer ...

On peut fort bien s'en passer, estiment les partisans de la guérilla. À la condition de mettre en pratique les principes de la guerre de partisans. C'est la réussite du coup de main de Luz-la-Croix-Haute qui a démontré l'efficacité des techniques de guérilla. Apparemment, l'état-major d'Alger en est lui aussi convaincu.

« Messieurs, annonce, le dix juillet Descour à ses officiers, le lieutenant-colonel Constans m'avertit, par radio, que l'aérodrome de Chabeuil va être bombardé par la Royal Air Force. Il me précise qu'Alger envisage de nous envoyer deux bataillons de choc, pour renforcer nos FFI qui auront pour mission d'appuyer au sol l'attaque aérienne, afin que soient systématiquement détruits tous les appareils allemands basés à Chabeuil ! »

La nouvelle a de quoi satisfaire les chefs militaires du Vercors, qui n'ont cessé de réclamer le bombardement de Chabeuil.

En début de matinée, un vrombissement d'avion leur fait lever la tête. En quelques instants il prend une ampleur inaccoutumée et emplit le ciel. Médusés, les maquisards voient passer au-dessus d'eux, volant à basse altitude, des dizaines et des dizaines de quadrimoteurs, entourés et protégés par des chasseurs. Des escadres de lourds Halifax se dégagent une impression de puissance tranquille. Les appareils étincellent au soleil et l'on distingue, sur les ailes, l'étoile américaine.

Les premiers containers descendent dans le ciel bleu, se balançant doucement sous des parachutes bleus, blancs, rouges, délicate attention des Alliés. La ronde des avions dure environ une demi-heure, les groupes ayant déjà largué leur matériel tournant en rond pour attendre les autres, afin de repartir groupés vers l'Angleterre.

Ce sont, en tout, soixante-douze forteresses qui larguent chacune de quinze à vingt containers. C'est là le plus spectaculaire parachutage que devait recevoir, au cours de la guerre, la Résistance française.

Un pilote jette même, au passage, un paquet de cigarettes Camel entouré d'une bande tricolore portant l'inscription : « Bravo les gars ! Vive la France ! »

Transportés de joie, civils et militaires rassemblés en bordure du terrain de Vassieux se précipitent. Il s'agit de charger les camions le plus vite possible.

Avec trois de ses hommes, Robert Bennes s'affaire à sangler les bâches d'un camion.

« Tiens, dit quelqu'un, en voilà deux qui reviennent ! »

Deux avions de chasse s'approchent en effet de toute leur vitesse et amorcent un piqué, puis se redressent et survolent les maquisards de quelques mètres :

« Des croix noires ! » L'emblème de la Luftwaffe est en effet bien visible sur les ailes.

Les Français n'ont pas le temps de réaliser ce qui se passe que déjà les équipes dispersées sur le terrain sont mitraillées à bout portant.

La ronde infernale des avions allemands continue. Il faut évacuer le plus vite possible le terrain de parachutage devenu un piège mortel.

En quelques minutes, les mitrailleuses lourdes, établies en bordure du terrain, entrent en action, ripostant aux attaques en piqué des chasseurs ennemis. Ceux-ci, peut-être surpris par l'ardeur de la réaction française, s'éloignent après un ultime mitraillage. Il faut ramasser, le plus vite possible, le maximum de containers.

Mais à nouveau, un vrombissement annonce les oiseaux de mort. Les bombes pleuvent sur le terrain et sur le village de Vassieux. Les communications avec le reste du plateau sont coupées. Les avions allemands prennent pour cible tout ce qui bouge. Aucun camion ne peut s'éloigner pour se mettre à l'abri, aucun agent de liaison ne peut se lancer à découvert sans risquer d'être immédiatement abattu.

Le bombardement prend des dimensions tragiques. Son intensité porte un coup dur aux militaires et aux résistants. Ils sont obligés de fuir le terrain d'aviation et de se réfugier dans les lisières.

Tenace, le capitaine Tournissa rassemble ses terrassiers :

« Allez, les gars ! On va profiter de la nuit pour continuer à aménager le terrain d'atterrissage. Il faut que tout soit prêt pour accueillir nos paras. »

Avec le parachutage monstre d'aujourd'hui, les Alliés auraient voulu désigner du doigt Vassieux aux Allemands qu'ils n'auraient pas procédé autrement...

Le lendemain, 15 juillet, les Allemands font sauter le tunnel d'Engins afin de couper aux maquisards les voies de retraite éventuelles, lorsque le plateau aura été investi. Mais, officiellement, on fait bonne figure, bien que les renseignements signalent que les Allemands préparent une opération de grand style.

Averti que l'ennemi concentrait des chars, Zeller a lancé une nouvelle fois un SOS à Alger :

« Demandons bombardement urgent sur concentration de chars qui se trouvent à La Paillasse près de Valence camouflés sous des arbres. »

Deux jours plus tard, Zeller demande à nouveau à Alger, « en raison menaces très nettes sur Vercors », des parachutages de troupes et des bombardements cette fois-ci sur Saint-Nizier, où les Allemands concentrent des forces importantes. Dans la soirée, Zeller réitère ses demandes de mortiers et d'un bataillon de parachutistes. Il tire, encore et encore, la sonnette d'alarme :

« Rude bataille imminente pour prise Vercors ... Venez-nous à l'aide par tous moyens. »

Miss Pauline qui a pris conscience, du caractère dramatique de la situation, appuie les demandes des chefs du Vercors. Elles doivent être satisfaites de toute urgence. Si l'attaque se déclenche avant satisfaction de nos demandes, le Vercors ne peut tenir. Je rappelle incidemment que si les troupes du Vercors sont battues, les représailles seront terribles. »

À Alger ces messages, qui concernent la vie de milliers d'hommes, sont transmis, de service en service, avec une lenteur toute bureaucratique, et, compte tenu de la situation, proprement scandaleuse.

Jean n'a pas de mots assez durs pour décrire la situation algéroise, déprimante, décevante, stérile, et le grenouillage général, où chacun essayait de tirer la couverture à soi.

Jean, qui sait bien qu'Alger manque d'efficacité, demande à Miss Pauline d'obtenir un appui aérien en faveur du Vercors depuis Londres.

« De Gaulle ne laissera pas tomber ses réseaux de résistance ! »

Mais la réponse est toujours la même ; pas un homme, pas un avion ne peut être distrait des forces destinées au débarquement en Provence.

Fous de rage, des aviateurs français essaient de rassembler quelques vieux appareils de l'armée de l'air française, récupérés en Syrie, à Dakar, en Afrique du Nord, pour créer un « Groupe Patrie » qui emporterait au Vercors de l'armement lourd. Mais l'état de ces avions se révèle si lamentable qu'il faut une vingtaine de jours pour les retaper, afin qu'ils aient une chance de traverser la Méditerranée.

Ce qui n'empêche pas Alger d'annoncer, le 20 juillet, l'envoi, entre autres matériels, « de 90 mortiers, pour la nuit du 22 au 23 ».

Et, le même jour, un autre message se veut résolument optimiste : « Ensemble nos renseignements semblent démontrer que total forces ennemies qui vous sont opposées ne dépassent pas la valeur de trois régiments (...) Ensemble renseignements nous font croire à atteinte certaine moral allemand. Faisons et ferons impossible pour vous aider. »

Autrement dit : il ne faut pas vous en faire...

Tandis qu'au soir de ce 20 juillet, le commandant en chef de la Wehrmacht pour le secteur France-Sud note dans son rapport journalier :

« Le déploiement de nos forces pour l'opération entreprise dans la région du Vercors terminé le 20/7 au soir. »

Ces forces, commandées par le général allemand, Pflaum, sont composées d'unités chargées de boucler le Vercors, pour interdire entrées et sorties du massif, tandis que d'autres interviendront sur le plateau.

Le 20 juillet, le commandement militaire ne se fait plus d'illusions sur la gravité de la situation, comme le montre l'ordre d'opération qu'il adresse à tous les combattants du Vercors :

« L'ennemi investit cet après-midi, au nord et à l'ouest, la forteresse du Vercors. Il est probable que cet investissement se poursuit sur tous les côtés, en vue, soit de nous affamer en nous empêchant de descendre en plaine, soit plutôt de nous attaquer. Soldats du Vercors, c'est le moment de montrer ce que nous valons. C'est l'heure, pour nous, de la bataille. »

Quelques heures plus tard, ces propos reçoivent une tragique confirmation.

En ce matin du 21 juillet, un vrombissement annonce une vingtaine d'avions, tirant derrière eux des planeurs. On pense aux Anglais. Mais aucune opération aérienne alliée n'est prévue ce jour-là.

À Vassieux, des hommes qui viennent d'aménager un poste de secours médical font leurs ablutions à la fontaine du village quand le bruit des moteurs arrête toutes les conversations.

Des jeunes battent des mains : « Les Amerlos ! Ce sont les Amerlos ! »

Le capitaine Paquebot-Tournissa, lui, comprend aussitôt : « Mais non ! Ce sont des Boches ! Prenez vite des armes ! »

La formation de planeurs suit d'abord, plein sud, la vallée du Rhône, puis elle infléchit son vol vers l'est, pour reprendre ensuite, vers le nord, la direction du Vercors. L'étrange

flottille aérienne est repérée, au-dessus de Dieulefit, par des résistants qui envoient immédiatement un message au Vercors. Sans écho.

Puis tout va très vite. À dix kilomètres de l'objectif les planeurs décrochent, alors qu'ils sont à une altitude de 2 500 m. Un vol plané de six minutes les amène en vue de Vassieux. À neuf cents mètres au-dessus de l'objectif, les pilotes se mettent en piqué, encadrés par des chasseurs Focke-Wulf qui mitraillent le terrain et des Heinkel lâchant des bombes de 250 kg.

Les planeurs du premier échelon se posent tout près des maisons de La Mure et du Château, les fusées de freinage ayant permis un sensible raccourcissement de la longueur d'atterrissage.

Les soldats allemands attendent à peine que les planeurs soient immobilisés pour sauter à terre. L'effet de surprise est total. Réveillés en sursaut, les maquisards ont à peine le temps de se lever et de saisir leurs armes que les Allemands sont déjà là, tout près. Tels de lourds frelons, les balles s'écrasent sur les murs, pénètrent par les ouvertures. Les Français sont complètement pris au dépourvu et doivent se replier. Certains ont pensé trouver une cachette dans un four à pain, épaulant le mur de la ferme. Mais les Allemands appliquent la consigne reçue, détruire tout bâtiment ayant servi de repaire aux « terroristes ». Des grenades incendiaires transforment vite la ferme en brasier. Les maquisards trouvent une mort atroce dans leur pauvre cachette devenue le plus terrible des pièges.

À La Mure et au Château, les civils ne sont pas épargnés. Les six membres de la famille Martin sont brûlés vifs dans l'incendie de leur ferme. D'autres paysans tombent sous les balles des agresseurs, qui tirent sur tout ce qui bouge, sans distinction d'âge ou de sexe. Ceux qui ont réussi à gagner à temps les bois assistent, impuissants, à la mort de leurs parents ou voisins.

Jean Tournissa a rendu compte au commandant Huet que le terrain est opérationnel, mais l'attaque des planeurs allemands du 21 juillet change la donne. De son PC, Jean se met en relation avec Huet par téléphone pour le tenir au courant des événements minute par minute. Son PC est attaqué pendant qu'il téléphone. Jean résume ainsi la situation : « Je lance des grenades dans le couloir. » Huet entend effectivement des éclats à l'autre bout de la ligne, puis : « C'est fini, je saute. »

En sautant par la fenêtre, Jean se blesse à la cheville (fracture ou entorse ?) et réussit à se cacher dans un tonneau que juxte une mare. Il y reste caché toute la journée, assistant à la destruction de Vassieux-en-Vercors. Il met ensuite toute la nuit, en se traînant, pour rejoindre

les bois proches. Epuisé, après avoir parcouru, blessé, une vingtaine de kilomètres à travers bois et sans autre ration durant quatre jours qu'une tablette de chocolat vitaminé dans la poche de sa vareuse, il est retrouvé par son ami Victor Boiron qui, arrêté, devait être fusillé par les Allemands. Il restera caché dans une grotte jusqu'au 15 août, où il se remet petit à petit.

Il retrouve ses camarades à La Baume-d'Hostun. Le 22 août, il est à Romans, lors de la première libération de la ville. Le dimanche 27, ils apprennent que les Allemands reviennent sur Romans. Ils quittent donc Romans et rejoignent La Baume-d'Hostun.

Le 28 août 1944, il part en mission à Grenoble pour une liaison avec les Américains, dont il parle la langue et Victor Boiron l'accompagne. En rentrant en fin d'après-midi, ils apprennent que les Allemands sont sur la route de Saint-Nazaire-en-Royans, mais espèrent arriver à l'embranchement de La Baume. Arrivés en haut de la côte avant cet embranchement, leur voiture est attaquée. Avant qu'elle ne brûle, ils parviennent à se dégager et roulent jusqu'au bas du talus, dans les vignes. Jean Tournissa suggère alors que les hommes se séparent pour partir chacun de son côté. Boiron refuse de le quitter. C'est là qu'une rafale les emporte tous les deux, Boiron au bras, Jean Tournissa à la nuque.

Jean est mort pour rien. Lui qui voulait tant contribuer à la reconquête, qui avait tant attendu d'avoir une mission, qui était animé d'un patriotisme immense, qui avait sacrifié sa vie de famille pour sauver la patrie, a donné sa vie à cause de politiciens inconséquents qui semblaient jouer avec les âmes comme d'autres jouent une partie d'échec. Quel dégoût !